

Radieux

Greg Egan



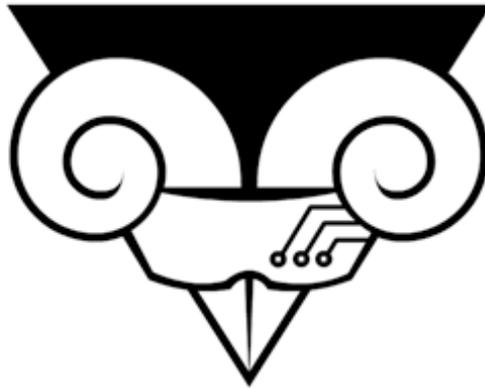
Greg Egan

Radieux



Le Béliat' vous propose volontairement des fichiers dépourvus de dispositifs de gestion des droits numériques (DRM) et autres moyens techniques visant la limitation de l'utilisation et de la copie de ces fichiers.

- Si vous avez acheté ce fichier, nous vous en remercions. Vous pouvez, comme vous le feriez avec un véritable livre, le transmettre à vos proches si vous souhaitez le leur faire découvrir. Afin que nous puissions continuer à distribuer nos livres numériques sans DRM, nous vous prions de ne pas le diffuser plus largement, via le web ou les réseaux peer-to-peer.
- Si vous avez acquis ce fichier d'une autre manière, nous vous demandons de ne pas le diffuser. Notez que, si vous souhaitez soutenir l'auteur et les éditions du Béliat', vous pouvez acheter légalement ce fichier sur notre plateforme e.belial.fr ou chez votre libraire numérique préféré.



e-Bérial'

Luminous

© 1998, Greg Egan

Traduit de l'anglais (Australie) par Sylvie Denis, Francis Lustman,
Quarante-Deux (Ellen Herzfeld & Dominique Martel) & Francis Valéry.
Traductions harmonisées par Quarante-Deux (Ellen Herzfeld &
Dominique Martel).

ISBN : 978-2-84344-588-0

Parution : décembre 2013

Version : 1.0 — 09/12/2013

© 2007, Le Bérial' & Quarante-Deux pour la première coédition

© 2013, Le Bérial' pour la présente édition

Illustration de couverture © 2007, Nicolas Frutus

Paille au vent (sous le titre *Comme paille au vent* dans le volume *Notre-Dame de Tchernobyl*, DLM, 1996)

L'Ève mitochondriale (inédit)

Radieux (*Étoiles vives* n°3, le Béliat'/Orion, 1998)

Monsieur Volition (inédit)

Cocon (*Cyberdreams* n°4, DLM, 1995 – nouvelle lauréate du prix des lecteurs des revues *Asimov's Science Fiction* et *Science Fiction Chronicle* en 1995)

Rêves de transition (*Notre-Dame de Tchernobyl*, DLM, 1996)

Vif Argent (*Bifrost* n°11, le Béliat', 1998)

Des raisons d'être heureux (*Étoiles vives* n°7, le Béliat'/Orion, 1999)

Notre-Dame de Tchernobyl (*Notre-Dame de Tchernobyl*, DLM, 1996)

La Plongée de Planck (inédit – nouvelle lauréate du prix des lecteurs de la revue *Locus* en 1999)

Paille au vent

traduit de l'anglais par Sylvie Denis et Francis Valéry,
harmonisé par Quarante-Deux

EL NIDO DE LADRONES (le Nid de Voleurs) occupe un territoire de forme vaguement elliptique situé à cheval sur la frontière entre la Colombie et le Pérou. Il s'étend sur cinquante mille kilomètres carrés de plaines, à l'ouest de l'Amazone. Il est difficile de dire avec précision à quel endroit la forêt pluviale naturelle cède la place aux espèces modifiées propres à El Nido, mais la biomasse totale du système doit approcher le milliard de tonnes. Des tonnes de matériaux structurels, de pompes osmotiques, de collecteurs d'énergie solaire, d'usines chimiques cellulaires, de moyens de communication et de calculs biologiques. Tout cela sous le contrôle de ceux qui en sont les créateurs.

Les informations fournies par les anciennes cartes et les précédentes bases de données sont obsolètes. En manipulant l'hydrologie et la chimie du sol, en agissant sur le régime des pluies et le taux d'érosion, la végétation a complètement remodelé le terrain : elle a changé le cours de la rivière Putumayo, noyé de vieilles routes sous les marais, élevé des chaussées secrètes dans la jungle. Cette géographie biogénique demeure dans un perpétuel état de flux — à tel point que même le témoignage des rares transfuges en provenance d'El Nido perd très vite de son actualité. Quant aux images fournies par les satellites, elles sont dépourvues du moindre sens : sur l'ensemble des fréquences, la voûte de la forêt dissimule ou falsifie délibérément la signature spectrale de tout ce qui se trouve au-dessous.

Les toxines chimiques et les défoliants sont parfaitement inutiles : les plantes et leurs bactéries symbiotiques sont capables d'analyser la plupart des poisons et de reprogrammer leur métabolisme pour les rendre inoffensifs — voire pour les transformer en nourriture —, et cela plus vite que nos systèmes experts en guerre agricole n'arrivent à inventer de nouvelles molécules. Les armes biologiques sont circonvenues, subverties, domestiquées ; la plupart des gènes du dernier virus que nous avons introduit, létal pour les plantes, ont été retrouvés trois mois plus tard incorporés à un vecteur bénin utilisé dans le réseau élaboré de communications d'El Nido. L'assassin s'était métamorphosé en garçon de courses. Toute tentative pour brûler la végétation est rapidement étouffée sous du gaz carbonique — ou par des produits ignifuges plus sophistiqués

si l'on emploie un carburant auto-oxydant. Une fois, nous avons même déversé quelques tonnes d'éléments nutritifs mélangés à de puissants radio-isotopes, dissimulés dans des composés chimiquement impossibles à distinguer de leurs équivalents naturels. Nous avons suivi les résultats par imagerie gamma : El Nido a séparé les molécules chargées d'isotopes — probablement en fonction de leur vitesse de diffusion à travers les membranes organiques —, puis il les a confinées et diluées, avant de les recracher à l'extérieur.

C'est pourquoi, lorsque j'ai appris qu'un biochimiste d'origine péruvienne, un certain Guillermo Largo, avait quitté Bethesda au Maryland avec des outils génétiques ultrasecrets — fruits de ses propres recherches mais entière propriété de ses employeurs — et s'était évanoui au sein d'El Nido, je me suis dit : *Enfin une bonne excuse pour leur balancer le gros pruneau*. Depuis près d'une décennie, la Compagnie soutenait l'idée d'une réhabilitation thermonucléaire d'El Nido. Le Conseil de Sécurité aurait contresigné. Les gouvernements ayant officiellement autorité sur la région auraient été ravis. Des centaines d'habitants d'El Nido étaient soupçonnés de violer la loi américaine — et la présidente Golino mourrait d'envie de prouver qu'elle pouvait cogner fort au sud de la frontière, indépendamment des propos qu'elle tenait dans sa propre maison. Après ça, elle aurait pu passer à une heure de grande écoute et expliquer à la Nation qu'elle pouvait être fière de l'opération *Retour à la Nature*. Et prétendre que les trente mille fermiers réfugiés dans El Nido pour essayer d'échapper à la guerre civile larvée en Colombie — qui étaient désormais délivrés pour toujours de l'oppression tant des terroristes marxistes que des barons de la drogue — auraient salué son courage et sa détermination.

Je n'ai jamais su pourquoi ça ne s'était pas effectivement produit. Des difficultés techniques à garantir l'absence de tout effet de bord inopportun en aval, au niveau de l'Amazone elle-même, le fleuve sacré — qui aurait anéanti une quelconque espèce protégée particulièrement télégénique avant la fin du mandat électoral en cours ? La crainte qu'un chef de guerre au Moyen-Orient puisse interpréter un tel acte comme une autorisation de fait à utiliser ses propres petites armes à fission, bien minables, amassées de longue date, sur une minorité dérangeante — déstabilisant ainsi la région d'une manière tout à fait indésirable ? La peur de sanctions commerciales japonaises maintenant que ces antinucléaires fanatiques d'Écomarchands étaient de retour au pouvoir ?

On ne m'a pas montré les résultats des modélisations géopolitiques calculées par ordinateurs. J'ai simplement reçu mes ordres — encodés dans le scintillement des tubes fluorescents de mon supermarché de quartier, glissés entre deux remises à jour de l'étiquetage des gondoles.

Déchiffrés grâce à une couche neurale supplémentaire au niveau de ma rétine gauche, les mots se sont détachés en lettres rouge sang sur le fond coloré des rayonnages du magasin, à la gâité fadasse.

Je devais pénétrer dans El Nido et récupérer Guillermo Largo.
Vivant.

*
* *

Vêtu comme un agent immobilier des environs — je n’avais omis ni le téléphone bracelet plaqué or, ni la plus abominable des coupes de cheveux à trois cents dollars —, j’ai visité le logement abandonné qu’avait occupé Largo à Bethesda, une banlieue au nord de Washington, juste au-delà de la frontière du Maryland. L’appartement était moderne et spacieux, meublé avec soin mais sans opulence — à peu près ce que n’importe quel bon logiciel de marketing aurait essayé de lui vendre, sur la base de son salaire moins les éventuelles pensions alimentaires.

Largo avait toujours été catalogué comme « brillant mais peu sûr ». Quelqu’un qui constituait un risque potentiel pour la sécurité, mais bien trop talentueux et productif pour qu’on envisage de se passer de ses services. Il était placé sous contrôle de routine depuis que le Département de l’Énergie — splendide euphémisme — l’avait engagé dès sa sortie de Harvard en 2005. Une surveillance bien trop routinière, de toute évidence... mais je comprenais qu’un dossier sans tache depuis trente ans ait pu engendrer un certain relâchement. Largo n’avait jamais essayé de dissimuler ses opinions politiques ; il restait discret néanmoins, davantage par convention sociale que par subterfuge. Il évitait de porter des tee-shirts à l’effigie de Che Guevara lorsqu’il se rendait à Los Álamos, mais il n’avait jamais véritablement agi en fonction de ses convictions non plus.

On avait bombé une peinture murale dans son salon dans des teintes proches de l’infrarouge (visibles par la plupart des ados branchés de Washington, sinon par leurs parents). C’était une reproduction de l’œuvre tristement célèbre de Lee Hing-cheung, *Mosaïque du plan aux héros du nouvel ordre mondial*, une image numérique disséminée sur tous les réseaux au commencement du siècle. Des chefs politiques du début des années quatre-vingt-dix, nus et imbriqués les uns dans les autres, Escher rencontrant ainsi le Kama Sutra, déposaient des étrons fumants dans leurs crânes respectifs, ouverts mais vides par ailleurs. L’effet était emprunté au satiriste allemand George Grosz. Le dictateur irakien admirait son propre reflet dans un miroir à main — l’image était la reproduction exacte de la couverture d’un magazine contemporain sur

laquelle la moustache avait été retouchée pour lui donner un air hitlérien fort approprié. Le président des États-Unis tenait — horizontalement mais prêt à être renversé — un sablier où s’entassaient les otages amaigris dont il avait reculé la libération pour assurer l’élection de son prédécesseur. Tout le monde avait été casé quelque part — y compris le premier ministre australien, représenté sous les traits d’un morpion qui essayait en vain de placer ses petites mâchoires autour de la gigantesque bite présidentielle. Je n’avais aucun mal à imaginer qu’un certain nombre des troglodytes néo-maccarthystes du Sénat succomberaient à une crise d’apoplexie si — ah quel ennui — on procédait jamais à une enquête sur la défection de Largo. Qu’aurions-nous dû faire ? Refuser de l’engager s’il se trouvait posséder un seul torchon illustré d’une reproduction de *Guernica* ?

Avant son départ, Largo avait remis à zéro tous les ordinateurs de son appartement, y compris le système multimedia. Mais je connaissais déjà ses goûts musicaux pour avoir écouté un échantillonnage de quelques heures de surveillance audio où planait du mauvais Ska coréen. Pas d’ethno-solidarité révolutionnaire de bon aloi, pas d’envoûtante flûte des Andes ; c’était bien dommage — j’aurais nettement préféré. Ses étagères contenaient plusieurs manuels de premier cycle universitaire de biochimie en triste état, probablement conservés pour des raisons sentimentales, et quelques douzaines de classiques vieilliss de la littérature et de la poésie, en anglais, en espagnol et en allemand. Hesse, Rilke, Vallejo, Conrad, Nietzsche. Rien de moderne et rien qui n’eût été imprimé après 2010. En quelques mots adressés au système domotique, Largo avait effacé toutes les œuvres numériques qu’il avait jamais possédées, balayant ainsi le dernier quart de siècle de son archéologie personnelle.

J’ai feuilleté les livres survivants, même si ça n’avait pas grande utilité. Un des textes portait une correction manuscrite de la structure de la guanine... et un passage d’*Au cœur des ténèbres* avait été souligné. Marlow, le narrateur, réfléchissait à un mystère : l’équipage du bateau à vapeur — tous membres d’une tribu cannibale dont les provisions de viande d’hippopotame pourrie avaient été jetées par-dessus bord — ne s’était pas encore rebellé pour le dévorer lui. Après tout :

Nulle crainte ne tient contre la faim, nulle patience n’en viendrait à bout, le dégoût n’existe tout simplement pas en sa présence ; et quant à la superstition, aux croyances, à ce qu’il vous plaît de nommer principes, ils sont bien moins que paille au vent.

De cela, je ne pouvais discuter — mais je me demandais pourquoi Largo avait remarqué ce passage plus particulièrement. Peut-être avait-il, à l’époque, fait écho à ses propres interrogations, lorsqu’il essayait de se justifier après avoir accepté une bourse de recherche du Pentagone ?

L'encre était décolorée et le livre lui-même avait été imprimé en 2003. J'aurais préféré disposer d'une copie de ce qu'il avait écrit dans son journal personnel au cours des deux semaines qui précédaient sa disparition — mais ses ordinateurs domestiques n'avaient pas été systématiquement surveillés depuis près de vingt ans.

Je me suis installé à son bureau, devant l'écran vide de sa station de travail. Largo était né en 1980, à Lima, dans une famille de la classe moyenne, théoriquement catholique et très vaguement de gauche. Son père, un journaliste travaillant pour *El Comercio*, était mort d'un accident vasculaire cérébral en 2029. Sa mère, âgée de soixante-dix-huit ans, exerçait toujours ses fonctions d'avocate pour une compagnie minière internationale. Elle consacrait son temps libre à accomplir les formalités de l'*habeas corpus* pour les parents des extrémistes disparus, un passe-temps que ses patrons toléraient puisqu'il leur permettait de se gagner, à peu de frais, quelques bons points auprès du petit monde des actionnaires. Guillermo avait un frère aîné, chirurgien à la retraite, ainsi qu'une sœur plus jeune, enseignante dans une école primaire. Aucun des deux ne menait d'activités politiques.

Il avait fait la plus grande partie de ses études en Suisse et aux États-Unis. Après son doctorat, il avait occupé une série de postes dans la recherche au sein des instituts gouvernementaux, de l'industrie biotechnologique et des universités ; tous avaient plus ou moins les mêmes véritables commanditaires. À cinquante-cinq ans, trois fois divorcé mais toujours sans enfants, il n'était jamais revenu à Lima que pour rendre de brèves visites à sa famille.

Après *trois décennies* passées à travailler sur les applications militaires de la génétique moléculaire — involontairement au début, mais très rapidement sciemment —, qu'est-ce qui avait bien pu déclencher sa soudaine défection pour El Nido. S'il était parvenu, par l'effet d'une double pensée cynique, à réconcilier la recherche pour l'armée avec de pieux sentiments libéraux, c'était du domaine du grand art. Son dernier profil le suggérait pourtant : d'un côté il ressentait une immense fierté pour ses réalisations scientifiques, d'un autre il se dégoûtait lui-même lorsqu'il considérait leur but ultime. Ce conflit était en passe de se dissiper pour laisser place à une indifférence plus confortable ; c'était une dynamique psychologique bien connue dans l'industrie.

Il semblait que Largo avait admis — en son for intérieur et voici trente ans déjà — que ses « principes » étaient *bien moins que paille au vent*.

Peut-être avait-il décidé, sur le tard, que tant qu'à faire la pute, autant que ce soit correctement en vendant son savoir-faire au plus offrant — même si cela signifiait passer des armes génétiques en

contrebande à un cartel de la drogue. J'avais étudié ses comptes : pas de fraude fiscale, pas de dettes de jeu, rien qui aurait pu laisser penser qu'il avait jamais vécu au-dessus de ses moyens. Trahir ses employeurs — comme il avait fait pour ses idéaux de jeunesse en se joignant à eux — avait pu lui paraître tout à fait approprié comme geste de par son nihilisme, mais sur un plan plus pragmatique, il était difficile d'imaginer qu'il ait pu trouver l'argent et les conséquences à la clef aussi tentants que ça. Qu'avait bien pu lui offrir El Nido ? Un compte numéroté sur un satellite et une nouvelle identité au Paraguay ? Les plaisirs sordides de la vie aux frontières de la ploutocratie du tiers-monde ? Il aurait eu tout à gagner à profiter de sa retraite dans son pays d'adoption, tout en soulageant sa conscience en écrivant un ou deux essais au vitriol sur la politique étrangère dans un quelconque netzine de gauche que personne n'aurait lu, puis en se persuadant finalement qu'un État qui lui accordait une telle liberté d'expression méritait probablement tout ce qu'il avait fait pour le défendre.

Ce qu'il avait fait *exactement* pour le défendre — quels outils il avait mis au point avant de les voler —, ça, je n'avais pas le droit de le savoir.

*

* *

À la tombée de la nuit, j'ai bouclé l'appartement et me suis dirigé vers le sud, en suivant l'avenue Wisconsin. Washington s'animait, les rues grouillaient déjà de gens cherchant à oublier la chaleur. Dans les villes, les nuits devenaient de plus en plus hallucinatoires. Des adolescents arboraient leurs symbiotes bioluminescents : sur les tempes et le cou, sur la musculature dopée de leurs avant-bras, des veines scintillaient d'un bleu électrique. Ils s'étaient transformés en diagrammes ambulants de l'appareil circulatoire et cultivaient l'hypertension pour améliorer l'effet produit. D'autres utilisaient des symbiotes rétiniens pour transposer la zone infrarouge en lumière visible. Leurs yeux luisaient rouge dans l'ombre comme des prunelles de vampires.

D'autres encore, de manière moins évidente, avaient le crâne empli de Chevaliers blancs.

Lorsqu'on infecte des cellules de moelle osseuse avec de la Mère (un rétrovirus artificiel), ce qu'on obtient se situe à mi-chemin entre un neurone embryonnaire et un globule blanc. Les Chevaliers blancs sécrètent des cytokines qui leur permettent de pénétrer la barrière hémato-encéphalique. Une fois qu'ils sont passés, des molécules d'adhésion cellulaire les guident vers leurs cibles ; ils peuvent alors inonder le site avec un neurotransmetteur spécifique — et même former

des quasi-synapses temporaires avec de vrais neurones. Plus d'une demi-douzaine de sous-types sont souvent présents simultanément dans le sang des utilisateurs. Chacun d'entre eux est activé par un additif alimentaire particulier : un produit chimique bon marché, inoffensif et totalement légal, mais qui ne se trouve pas naturellement dans le corps. En ingérant le bon mélange de colorants artificiels, d'arômes de synthèse et de conservateurs, tous parfaitement bénins, ils peuvent modifier leur neurochimie quasiment à volonté — jusqu'à ce que les Chevaliers blancs meurent, comme le veut leur programmation, et qu'une nouvelle dose de Mère soit nécessaire.

On peut sniffer la Mère ou la prendre en intraveineuse, mais la méthode la plus efficace est de percer un os et de l'injecter directement dans la moelle. Un procédé très douloureux, très sale et très dangereux à la fois, même avec un virus authentique et non contaminé. Les bons produits viennent d'El Nido. Les mauvais de laboratoires clandestins installés en Californie et au Texas où des bidouilleurs de gènes essaient d'obliger des cultures de cellules infectées avec de la Mère à reproduire un virus fabriqué spécifiquement pour résister à leurs tentatives. Ce qui aboutit à la production de lots de souches mutantes, idéales pour provoquer des leucémies, des astrocytomes, des maladies de Parkinson, et un assortiment de psychoses des plus originales.

Alors que je traversais la cité obscure et accablée par la chaleur, et que j'observais les foules joyeuses dans leur insouciance, j'ai été envahi par une sensation onirique de clarté pénétrante. Une moitié de mon esprit était paralysée, vide et lourde comme le plomb, tandis qu'à l'autre, électriée, rien n'échappait. J'avais l'impression de pouvoir plonger mon regard dans le paysage intérieur des gens qui m'entouraient, de voir au-delà des rivières de sang lumineuses ; je sentais que cette vision les transperçait jusqu'à l'os.

Jusqu'à la moelle.

Avec mon véhicule, j'ai gagné la lisière d'un parc que j'avais déjà visité une fois et j'ai attendu. J'étais déjà en tenue pour le rôle. Des jeunes gens souriants sont passés en flânant ; certains ont jeté un coup d'œil à la Ford Narcissus 2025 argentée et ont sifflé leur approbation. Un adolescent dansait tout seul sur l'herbe, inlassablement : il était défoncé au Coca-Cola sans même avoir été payé pour faire semblant.

Avant longtemps, une fille s'est approchée de la voiture. Des veines bleues illuminaient ses bras nus. Elle s'est penchée jusqu'à la fenêtre et a lancé un regard curieux à l'intérieur.

« Qu'est-ce que tu as ? » a-t-elle demandé. Elle devait avoir seize ou dix-sept ans, était mince, avait des yeux sombres, une peau couleur café et un léger accent latino. Elle aurait pu être ma sœur.

« De l’Arc-en-ciel du Sud. » Ce qui voulait dire les douze principaux génotypes de Mère, en provenance directe d’El Nido, uniquement coupés d’un peu de glucose. Une dose — plus un petit quelque chose sur le pouce —, ça pouvait vous emmener n’importe où.

La fille m’a jeté un coup d’œil sceptique et a tendu la main droite, la paume vers le bas. Elle portait un anneau orné d’une grosse pierre aux multiples facettes, avec un creux au centre. J’ai pris un sachet dans la boîte à gants, l’ai secoué avant de le déchirer pour l’ouvrir, et j’ai versé quelques grains de poudre dans la cavité. Puis je me suis penché pour humidifier l’échantillon avec de la salive. Ses doigts étaient frais lorsque je les ai saisis pour lui maintenir la main. Douze facettes de la « pierre » se sont immédiatement mises à luire, chacune d’une couleur différente. Les capteurs immunoélectriques contenus dans le creux, des condensateurs minuscules recouverts d’une couche d’anticorps, avaient été conçus pour reconnaître plusieurs sites sur l’enveloppe protéinique des divers types de Mère. En particulier les plus difficiles à imiter par les pirates.

Cependant, en utilisant des moyens technologiques adéquats, ces protéines peuvent n’avoir rigoureusement aucun rapport avec l’ARN qui se trouve à l’intérieur.

La fille eut l’air impressionnée et l’expectative éclaira son visage. Nous avons négocié un prix. Bien trop bas : elle aurait dû avoir des doutes.

Avant de lui donner le sachet, je l’ai regardée dans les yeux.

« Pourquoi est-ce que tu as besoin de cette merde ? ai-je dit. Le monde, c’est le monde. Il faut le prendre comme il vient. L’accepter tel qu’il est : sauvage, terrible. Reprends-toi en mains. Et ne te mens jamais à toi-même. C’est la seule façon de survivre. »

Elle eut un petit sourire narquois devant mon apparente hypocrisie, mais elle était trop satisfaite de sa bonne fortune pour se montrer désagréable.

« J’entends bien ce que tu me dis. Elle n’est pas jolie-jolie, la planète, là-bas dehors. » Elle a fourré l’argent dans ma main et a ajouté, en singeant la sincérité avec les yeux écarquillés : « Et c’est la dernière fois que je prends de la Mère, promis. »

Je lui ai donné le virus mortel et l’ai regardée s’éloigner sur l’herbe, pour disparaître parmi les ombres.

*

* *

Le pilote de l’armée colombienne qui m’a emmené depuis Bogotá n’avait pas l’air ravi de risquer sa vie pour un bureaucrate du

Département de Contrôle des Drogues. Il y avait sept cents kilomètres à parcourir pour atteindre la frontière avec, sur le chemin, des zones de territoire tenues par cinq organisations différentes de guérilleros. Pas beaucoup de villes, mais plusieurs centaines d'endroits où dissimuler des lance-roquettes.

« Mon arrière-grand-père, m'a-t-il expliqué sur un ton aigre, est mort en Corée en se battant pour ce putain de général Douglas MacArthur. » Je ne savais pas s'il disait cela avec fierté ou pour me signifier l'existence d'une dette non remboursée. Les deux, sans doute.

L'hélicoptère était étrangement silencieux, grâce à ses absorbeurs de son à phase ; on aurait dit des haut-parleurs géants mais ils avalaient au contraire la plus grosse partie du bruit produit par les hélices. Le fuselage de fibres de carbone était recouvert d'un maillage fort coûteux de polymères-caméléon, alors qu'il aurait peut-être été tout aussi efficace de le peindre entièrement en bleu. Un mélange chimique endothermique stockait la chaleur générée par le moteur, puis la libérait au moyen d'un diffuseur parabolique, sous la forme d'une décharge hautement focalisée dirigée vers le ciel, environ une fois par heure. Les guérilleros n'avaient pas accès aux images satellites, ni de radar qu'ils auraient osé utiliser. Je me dis que nous risquions moins d'être tués que le banlieusard moyen de Bogotá qui fait la navette tous les jours. Depuis un certain temps, dans la capitale, des bus explosaient sans avertissement, deux ou trois fois par semaine.

Les Colombiens s'entre-déchiraient. *La Violencia* était de retour, comme dans les années cinquante. Bien que les sabotages spectaculaires fussent tous l'œuvre terroriste de formations organisées de guérilleros, la plupart des morts avaient jusqu'à présent été provoquées par des factions existant à l'intérieur des deux principaux partis politiques. Chacun massacrait les partisans de son adversaire, vengeant ainsi une longue série d'atrocités passées qui remontaient à plusieurs générations. Le groupe à l'origine véritable de la vague actuelle de terrorisme n'avait que peu de sympathisants : *Ejército de Simón Bolívar*. C'était une bande d'extrémistes de droite complètement cinglés, qui voulaient la réunification de la Colombie, du Panama, du Venezuela et de l'Équateur — après deux siècles de séparation —, entraînant le Pérou et la Bolivie pour réaliser ainsi la *Gran Colombia* rêvée par Bolívar. Mais en assassinant le président Marín, ils avaient plutôt déclenché une série d'événements n'ayant rien à voir avec leur cause ridicule. Grèves et protestations, batailles de rue, couvre-feu, loi martiale. Inquiets, les investisseurs étrangers avaient rapatrié leurs capitaux, provoquant une inflation galopante et l'effondrement du système financier local. Une spirale de violence opportuniste avait suivi. Des escadrons de la mort paramilitaires aux

groupuscules maoïstes, tous semblaient croire que leur heure était enfin venue.

Je n'avais pas vu tirer la moindre balle mais, depuis l'instant où j'étais entré dans le pays, l'acide n'avait cessé de bouillonner dans mes tripes et un flux grisant d'adrénaline inondait en permanence mes veines. Je me sentais surexcité, fiévreux... vivant. Les sens exacerbés comme une femme enceinte : je flairais partout l'odeur du sang. Lorsque la bataille souterraine pour le pouvoir — qui régit toutes les affaires humaines — finit par émerger, par rompre la surface, cela évoque une créature géante et primitive qui jaillit des flots de l'océan. C'est une vision hypnotique et effroyable. À la fois écœurante et enivrante.

Se retrouver face à face avec la vérité est toujours exaltant.

*

* *

D'en haut, rien n'indiquait que nous étions arrivés. Tout au long des deux cents derniers kilomètres, nous avions survolé la forêt pluviale, défrichée par endroits pour laisser place à des plantations et des mines, à des ranchs et des scieries, traversée de rivières brillantes comme des fils métalliques ; mais pour la plus grande part, elle ressemblait plutôt à un champ infini de brocolis. El Nido permettait à la végétation naturelle de prospérer tout autour de lui. Puis il l'imitait... de sorte qu'une collecte d'échantillons sur les bords n'était pas un moyen très efficace pour obtenir de véritables souches génétiques en vue d'analyse. Il était néanmoins très difficile de pénétrer en profondeur dans El Nido, même avec des robots spécialisés — on en avait perdu des douzaines — ; alors, il fallait bien se contenter de ce qu'on prélevait aux lisières. Du moins tant que quelques membres supplémentaires du Congrès n'auraient pas été photographiés en flagrant délit de détournement de mineur et persuadés de voter en faveur d'une augmentation des crédits. La plupart des tissus végétaux issus de la biogénétique s'autodétruisaient s'ils ne recevaient pas régulièrement les messages viraux et chimiques en provenance du cœur du Nid qui leur confirmaient qu'ils étaient toujours *in situ*. Aussi l'institut de recherche principal du Département se trouvait-il aux abords d'El Nido lui-même, un ensemble de bâtiments pressurisés et de jardins expérimentaux dans une clairière dégagée à la dynamite sur le côté colombien de la frontière. Les barrières électrifiées n'étaient pas surmontées de barbelés à lames ; elles se coudaient à angle droit en un toit sous tension, formant une cage aux mailles de métal. L'héliport se situait au centre de l'enceinte où une deuxième cage intérieure pouvait s'ouvrir, temporairement, sur le ciel.

Madeleine Smith, la directrice des recherches, m'a fait visiter les lieux. À l'air libre, nous portions des combinaisons étanches capables de résister à toutes les agressions de nature biologique. La mienne était, en principe, superflue si les modifications dont j'avais bénéficié à Washington fonctionnaient comme prévu. Il arrivait parfois que les virus défensifs d'El Nido parviennent à s'infiltrer jusqu'ici, en dépit de leur courte durée de vie. Ils n'étaient jamais mortels mais pouvaient sérieusement handicaper quiconque n'avait pas été vacciné. Ceux qui avaient conçu la forêt avaient maintenu un équilibre précaire entre l'autodéfense biologique et les applications militaires pures et simples. Les guérilleros s'étaient toujours dissimulés dans la jungle artificielle — et avaient levé des fonds en collaborant aux exportations de Mère. Mais la technologie d'El Nido n'avait jamais été ouvertement utilisée pour créer des agents pathogènes létaux.

Du moins jusqu'à ce jour.

« Nous cultivons ici des pousses de ce que nous espérons être un phénotype stable d'El Nido. Nous l'avons baptisé bêta dix-sept. » Il s'agissait de buissons sans particularités, avec un feuillage vert profond et des baies d'un rouge sombre. Smith désigna une série d'instruments qui ressemblaient à des caméras. « Ils font de la microspectroscopie infrarouge en temps réel. Si, au même moment et dans un nombre suffisant de cellules, se produit une brusque augmentation de la production, ils peuvent décomposer une transcription d'ARN de taille moyenne. Nous confrontons les données avec celles de nos chromatographes à gaz, lesquels montrent la palette des molécules qui émanent du cœur d'El Nido. Si nous pouvons surprendre ces plantes au moment où elles détectent un signal — et si leur réaction implique l'activation d'un gène et la synthèse d'une protéine —, nous arriverons peut-être à élucider le mécanisme et un jour à le court-circuiter.

– Vous ne pouvez pas vous contenter de... déterminer la séquence de tout l'ADN et de trouver la solution en partant de la base ? »

J'étais censé me faire passer pour un administrateur nouvellement nommé et venu à l'improviste pour faire la chasse aux Gaspis, mais j'avais du mal à décider jusqu'à quel point je devais avoir l'air naïf.

Smith sourit poliment. « L'ADN d'El Nido est protégé par des enzymes qui le décomposent au moindre signe de rupture cellulaire. Pour le moment, nous avons à peu près autant de chances de le séquencer que de lire vos pensées en faisant une autopsie. Et nous ne savons toujours pas comment ces enzymes fonctionnent ; nous avons un énorme retard à rattraper. Quand les cartels de la drogue ont commencé à investir dans la biotechnologie, il y a quarante ans, leur première priorité a été la *protection contre la copie*. Ils ont attiré les meilleurs chercheurs issus des

laboratoires légaux — et pas uniquement en les payant mieux mais aussi en leur offrant une plus grande liberté de création et des objectifs plus ambitieux. El Nido contient probablement autant d'inventions brevetables que celles qui ont été produites par la totalité de l'industrie agrotechnologique pendant la même période. Et toutes bien plus passionnantes. »

Était-ce cela qui avait attiré Largo ? *Des objectifs plus ambitieux ?* Mais El Nido était achevé, le but était atteint ; tout travail supplémentaire n'était que figulage. D'autant qu'à cinquante-cinq ans, il avait sans doute conscience que ses années les plus créatives étaient loin derrière lui.

« J'imagine que les cartels ne s'attendaient pas à ça ; la technologie a transformé leur activité jusqu'à la rendre méconnaissable. Les vieilles substances addictives sont toutes devenues trop faciles à synthétiser biologiquement — trop bon marché, trop pures et trop aisément accessibles pour être rentables. Et la dépendance elle-même n'a plus fait fonctionner les affaires comme avant. De nos jours, la seule chose qui se vende vraiment, c'est la nouveauté. »

D'un geste de ses bras engoncés dans la combinaison, Smith indiqua la forêt, imposante à l'extérieur de la cage — elle se tourna vers le sud-est bien que la vue soit identique partout. « Ce à quoi les cartels ne s'attendaient pas, c'est surtout à El Nido. En réalité, ils ne voulaient que des plants de coca qui poussent mieux à des altitudes moins élevées et un peu de végétation génétiquement modifiée pour faciliter le camouflage de leurs laboratoires et de leurs plantations. Ils se sont retrouvés, de fait, avec une petite colonie peuplée de mordus en manipulations génétiques, d'anarchistes et de réfugiés. Les cartels ne contrôlent que certaines régions ; la moitié des généticiens de la première heure ont fait sécession pour fonder leurs propres petites utopies dans la jungle. Il y a au moins une douzaine de personnes capables de programmer les plantes — qui savent comment déclencher dans les gènes de nouveaux schémas d'expression, pour se brancher sur le réseau de communication, par exemple — et avec ça, vous pouvez délimiter votre territoire personnel.

– C'est comme s'ils possédaient une sorte de pouvoir chamanique secret qui permet de commander aux esprits de la forêt ?

– Exactement. Sauf que ça marche vraiment. »

Je me mis à rire. « Vous savez ce qui me réjouit le plus ? lui ai-je dit. Quoi qu'il arrive, la véritable Amazonie, la vraie jungle, finira par tous les avaler. Elle est là depuis combien de temps ? Deux millions d'années ? *Leurs propres petites utopies !* Dans cinquante ans ou dans un siècle, ce sera comme si El Nido n'avait jamais existé. »

Bien moins que paille au vent.

Smith n'a pas répondu. Le silence de la forêt n'était troublé que par le cliquètement monotone des scarabées venant de toutes les directions. À Bogotá, sur un plateau en altitude, il avait fait presque froid. Ici, la chaleur était aussi étouffante que celle de Washington.

Je jetai un coup d'œil à Smith. Elle dit : « Vous avez raison, bien sûr. » Mais elle n'avait pas l'air convaincue du tout.

*
* *

Le lendemain matin, pendant le petit-déjeuner, j'ai rassuré Smith : tout était en ordre. Elle m'a gratifié d'un sourire circonspect. Je crois qu'elle me soupçonnait de ne pas être ce que je prétendais, mais ça n'avait pas vraiment d'importance. J'avais écouté avec attention les bavardages des scientifiques, des techniciens et des soldats ; le nom de Guillermo Largo n'avait pas été prononcé une seule fois. Si ces gens ne savaient même pas qui il était, ils ne pouvaient pas avoir deviné quelle était ma véritable mission.

Je suis parti juste après neuf heures. Au sol, des motifs lumineux aussi délicats que les draperies d'une aurore boréale découpaient l'espace entre les arbres qui ceinturaient l'enclos. Lorsque nous avons émergé au-dessus des cimes, ce fut comme de passer sans transition d'une aube embrumée à la clarté aveuglante de midi.

À contrecœur, le pilote a fait un détour au-dessus du centre d'El Nido.

« Nous sommes maintenant dans l'espace aérien péruvien, dit-il en fanfaronnant. Vous voulez déclencher un incident diplomatique ? » Il paraissait trouver l'idée attirante.

« Non. Mais volez plus bas.

– Il n'y a rien à voir. On ne peut même pas apercevoir la rivière.

– *Plus bas.* » Les brocolis se sont mis à grossir puis, tout à coup, les détails sont devenus plus nets ; tout ce vert, jusque-là indifférencié, s'est transformé en un réseau de branches distinctes, pleines et entières. Curieusement, cela avait quelque chose de choquant, comme de regarder au microscope un objet familier et banal pour lui découvrir soudain d'étranges particularités.

Je me suis avancé et j'ai brisé le cou du pilote. Surpris, il n'a eu que le temps d'émettre un chuintement entre les dents. Un frisson m'a traversé, de la peur mélangée à une pointe de remords. Le pilote automatique a pris le relai, maintenant l'appareil en vol stationnaire. Détacher le corps de ses sangles, le traîner dans la soute, puis prendre sa place m'a pris environ deux minutes.

J'ai dévissé le panneau des instruments et ai introduit une nouvelle puce. Le journal de bord, transmis en continu par satellite à une base de l'armée de l'air située dans le nord, montrerait que nous avions subitement perdu de l'altitude et que nous ne contrôlions plus l'appareil.

La vérité n'était pas très différente. À une centaine de mètres de hauteur, j'ai percuté une branche et cassé une pale d'un des rotors avant. Les ordinateurs ont essayé avec vaillance de compenser, modelant et remodelant la situation, reconfigurant les surfaces actives des pales survivantes. Nul doute qu'ils n'aient accompli des merveilles pendant les intervalles de cinq secondes qui séparaient impacts fracassants et nouvelles avaries. Les absorbeurs de bruit, devenus fous, se sont désynchronisés des moteurs et ont bombardé la jungle de vrombissements intensifiés.

À cinquante mètres du sol, l'appareil a entamé une spirale lente et étrangement douce, la voûte de plus en plus épaisse des arbres défilant en un long panoramique tranquille. À vingt mètres, ce fut la chute libre. Des coussins se sont gonflés tout autour de moi, m'occultant la vue. J'ai fermé les yeux — ce qui était superflu — et j'ai serré les dents. Des lambeaux de prières ont tournoyé dans ma tête, détritrus de mon enfance, images gravées dans mon cerveau, sans signification mais néanmoins inaltérables. *Si je meurs, ai-je pensé, la jungle me récupérera. Je suis chair, je suis paille. Il ne restera rien à juger.* Lorsque je me suis souvenu qu'il ne s'agissait pas du tout d'une forêt normale, j'avais déjà cessé de tomber.

Les coussins se sont vite dégonflés. J'ai ouvert les yeux. Il y avait de l'eau tout autour de moi, un sous-bois inondé. Un panneau du toit, entre les rotors, s'est envolé en un doux chuintement semblable au dernier souffle du pilote mourant, puis a flotté vers le sol comme un cerf-volant qui s'écrase lentement, se parant de teintes d'argent boueux, de vert et de brun, à mesure qu'il reflétait les couleurs qui l'entouraient.

Le radeau de survie contenait des rames, des provisions, des fusées éclairantes... et une balise radio. Je l'ai détachée et l'ai laissée dans l'épave. J'ai replacé le pilote sur son siège, juste au moment où l'eau commençait à affluer pour l'engloutir.

Puis je me suis mis en route en suivant le cours de la rivière.

*

* *

El Nido avait fait d'une section autrefois navigable du Río Putumayo un labyrinthe déconcertant. Des rigoles d'eau brune, presque stagnante, sinuaient entre des îles nouvelles, couvertes de palmiers et de caoutchoucs, et les berges inondées où les arbres plus anciens (des

Greg Egan en numérique

[Axiomatique](#)

17 nouvelles – 7,99 €

[Radieux](#)

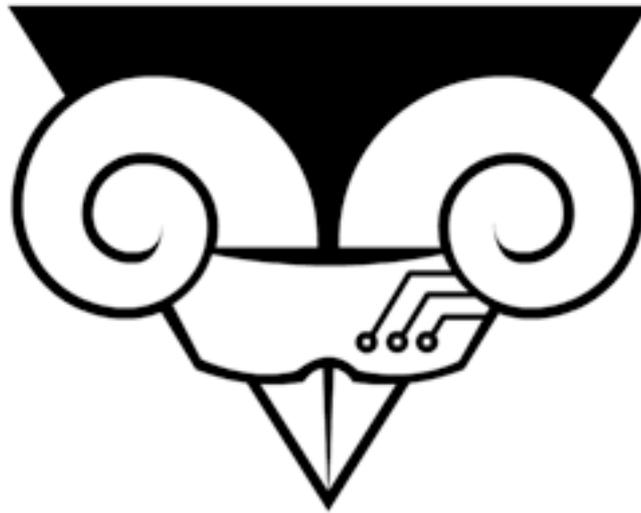
10 nouvelles – 7,99 €

[Océanique](#)

13 nouvelles – 9,49 €

[Zendegi](#)

Roman – 7,99 €



e-Belial'

Retrouvez tous nos livres numériques sur e.belial.fr

Venez discutez avec nous sur forums.belial.fr

Retrouvez Le Bérial' sur [Twitter](https://twitter.com/LeBérial) et sur [Facebook](https://www.facebook.com/LeBérial) !

Malgré tout le soin que nous apportons à la fabrication de nos fichiers numériques, si vous remarquez une coquille ou un problème de compatibilité avec votre liseuse, vous pouvez nous écrire à ebelial@belial.fr. Nous vous proposerons gratuitement et dans les meilleurs délais une nouvelle version de ce livre numérique.